L'Attente d'un Coup de Tonnerre.

La Chambre grecque qui s'est réunie dernièrement s'est ajournée au 23 décembre de notre calendrier, après avoir nommé son bureau, le gouvernement n'étant pas en état de lui faire aucune proposition, car rien n'est terminé ni avec la Turquie, ni avec les futurs preneurs de l'emprunt, ni avec les créanciers auxquels on n'offre qu'une annuité de 8,400,000 drachmes sur laquelle on discute sou à sou. Il semble que les Grecs attendent un coup de tonnerre qui les tire d'embarras: il est pourtant bien avéré que seules les tuiles tombent par hasard. On ne licencie même pas les engagés volontaires qui ne sont ni nourris ni vêtus et qui ont la semaine dernière essayé d'organiser le pillage d'Athènes, à la façon des dix milles de Xénophon là où ils passaient. Formés en colonnes d'assaut au boulevard Kiphissa, ils ont saccagé les boutiques de la rue Athèna et de la place Damoprotirion. Il a fallu faire intervenir la cavalerie. On n'a pas essayé de punir les émeutiers, mais le préfet de police leur a fait rendre en partie ce qu'ils avaient volé, moins les aliments déjà consommés, et les vêtements déjà mis pour cacher leur nudité.

LES Mots Historiques.

Un érudit s'amusa il y a une quinzaine d'années à prendre les uns après les autres les mots que la tradition a mis en des circonstances solennelles dans la bouche des principaux personnages de l'histoire et à démontrer qu'aucun d'eux ou à peu près n'avait été prononcé.

Ce fut pour nous tous une amère désillusion. Nous avions appris religieusement tous ces mots et ils nous semblaient faire partie intégrante de l'histoire. Nous ne reconnaissions plus nos héros et nos rois familiers. Sans ces mots qui les rendaient comme vivants à nos yeux, leur figure reculait dans un lointain pâle et mort.

Comment! Saint-Remy n'aurait pas dit: "Courbe ta tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré!" Et Clovis à son soldat: "Souviens toi du vase de Soissons."

Il nous était difficile d'ôter de la bouche de Louis le Gros: "Ne sais-tu pas qu'on ne prend jamais le roi aux échecs;" et de celle de Saint Louis: "Fais-toi chrétien, je te ferai chevalier." Un Louis XII qui ne disait plus: "Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans" ne nous paraissait plus le vrai Louis XII et François Ier n'était plus François Ier du moment qu'il ne disait plus: "Tout est perdu fors l'honneur."—Il est vrai que pour ce dernier, comme il est consigné sur un écrit authentique, on ne songeait pas, pour le moment du moins à le contester.

Mais on contestait le: "Ralliez-vous à mon panache blanc," le: "Paris vaut bien une messe," de Henri IV; le: "qu'ils chantent pourvu qu'ils paient," de Mazarin; le: "Il n'y a plus de Pyrénées," ou: "l'Etat c'est moi de Louis XIV; le; "Il n'y a rien de changé en France il n'y a qu'un Français de plus," de Louis XVIII, et une foule d'autres semblables. Nous ne nous y reconnaissons plus.

Et nous nous demandions comment feraient les futurs professeurs de l'histoire pour faire vivre devant nos enfants les personnages historiques. S'ils étaient condamnés de par la critique à ne leur prêter jamais aucune parole, aucun mot dont l'authenticité ne fut parfaitement établie. Peu à peu on voyait disparaître tous ces mots des livres d'histoire et même des manuels scolaires.

Il semblait que ce fut un peu de la vieille France qu'il s'en allât avec eux.

Jugez donc quelle fut la joie lorsque je sus que, en dépit des froncements de sourcils de la critique, M. Edouard Trogan avait entrepris de faire toute une histoire de France rien qu'en reliant les uns aux autres par un texte suivi et explicatif ces pauvres mots historiques.

L'ouvrage est admirablement imprimé et illustré il s'adresse avant tout à l'imagination des enfants. Tout y est, depuis l'invocation de Clovis à Tolbiac jusqu'à: "la séance continue", de M. Charles Dupuy. Et c'est peut-être faire à ce dernier beaucoup d'honneur.

On est persuadé que les petits bonshommes de sept à dix ans qui feuilleteront ces pages auront, grâce à ces mots typiques quelque contestés et contestables qu'ils soient au point de vue de la science pure, plus de souvenirs historiques, précis que leurs grands frères qui apprennent l'histoire dans de doctes et ennuyeux manuels.

C'est qu'en effet, qu'ils soient ou non authentiques, ces mots expriment d'une façon pittoresque tout un caractère ou toute une situation. Que ce soient les personnages eux-mêmes qui les aient prononcés ou que la tradition les ait élaborés, concentrés pour les prêter aux personnages, ces mots ne sont pas moins représentatifs. Ils sont faux peut-être, mais ils sont plus vrais que s'ils étaient vrais. C'est de l'histoire à l'état de concentration et de concentration vivante.

Prononcé ou non, est-il possible de trouver un mot qui peigne mieux la détresse de la France après Crécy que celui qu'on prête à Philippe VI: "Ouvrez! ouvrez! c'est la fortune de la France!"

"On n'est plus heureux à notre âge," n'est-ce pas Louis XIV vieilli, comme "J'ai failli attendre" c'est Louis XIV dans tout l'orgueil de sa puissance?—"Après moi, le déluge," ne symbolise-t-il pas à merveille l'insouciance coupable de Louis XV, et le mot prêté à Louis XVI: "Grand Dieu, guidez-nous, nous régnons trop jeunes," n'est-il pas toute l'expression de ce bon et honnête homme qui eût le malheur de naître Roi?

Aristote avait raison. La poésie est plus vraie que l'histoire, et la légende a des intentions que la critique ne saurait avoir. Un seul mot fait revivre et comprendre tout un homme et toute une époque. Et ces mots en général sont parfaitement expressifs et justes suggérés par les situations, quelquefois indiqués dans le langage même de ceux à qui on les prête, ordinairement polis, retournés, amenés par les contemporains et par les historiens à leur maximum d'expression.

Ces mots même ont une histoire et ils font partie de l'histoire. En les faisant disparaître les uns après les autres des livres de classe, loin de servir la cause de la vérité, on la diminuait au contraire. Ou plutôt, sous prétexte d'exactitude on faisait tort à la vérité. Les personnages historiques devenus à peu près muets n'avaient plus aucun relief. Les enfants n'apercevaient plus que de vagues ombres falotes. Les mots historiques les présentaient au contraire en chair et os.

M. Edouard Trogan en servant la cause de la tradition et de la légende a donc aussi servi la cause de l'histoire véritable. Grâce à lui, les enfants retiendront mieux les faits grâce au pittoresque des mots.

Et les érudits eux-mêmes ne pourront se plaindre. Car s'il n'y avait plus ni traditions ni légendes à quoi pourraient-ils bien exercer leur science, leur génie critique! Ils seraient forcés de se battre contre des moulins à vent. Ils doivent, eux aussi, bénir M. Trogan car il leur a fourni des raisons de vivre.

LA PRESSE TONQUINOISE.

La presse tonkinoise ne se montre pas satisfaite de l'expulsion du célèbre Ky-Dong, qui a été interné à Poulo-Condor en vertu d'une condamnation sommaire. Nos confrères exotiques demandent la tête de ce malheureux et exigent qu'il soit pour le moins décapité sur la grande place d'Hanoï. C'est à peine à leurs yeux si la mort peut expier le forfait de cet infortuné, coupable d'avoir voulu revendiquer l'indépendance de son pays. Pour peu que les Annamites raisonnent et connaissent la philosophie du 14 Juillet ou comprennent les strophes ardentes de la *Marseillaise*, que des instituteurs leur apprennent, ils doivent trouver que les Français sont d'étranges mystificateurs. Il n'y a qu'une morale et c'est un spectacle navrant que de voir la domination française répéter en Orient, à trois siècles de distance, les crimes que l'Encyclopédie tout entière et plus spécialement Marmontel et Raynal, ont reprochés aux Espagnols. Or, c'est de cette Encyclopédie que sortit la Révolution, et c'est de cette Révolution philosophique et égalitaire qu'est sortie la civilisation de ces races supérieures dont la France se réclame.

Le phonographe appliqué au journalisme.

Voici une nouvelle application du phonographe qui ne manque pas d'originalité: c'est son application au journalisme. Il convient de la relater comme étant curieuse, tout en laissant la responsabilité technique—ce que nous nous empressons de faire—aux journaux anglais spéciaux à l'électricité qui en ont donné la nouvelle.

Voici en quoi cela consiste: Il paraîtrait que, dans une grande imprimerie anglaise, au lieu d'envoyer à la composition la copie des rédacteurs, on leur «ferait parler leur article» devant un phonographe; l'appareil, une fois «chargé», est mis entre les mains des compositeurs qui s'adaptent aux oreilles les tubes acoustiques et qui travaillent en écoutant la dictée qui leur est faite. La machine marche naturellement à une vitesse moyenne, susceptible d'être graduée selon l'habileté plus ou moins grande de l'ouvrier. Il est certain que ce système original et ingénieux supprimerait l'inconvénient trop fréquent des manuscrits illisibles; néanmoins, l'idée de l'inventeur semble plus amusante que réellement utile et pratique; si elle remédie aux inconvénients qui résultent d'une écriture informe, c'est pour susciter de nouvelles erreurs typographiques provenant dune mauvaise prononciation et d'une articulation défectueuse. La perfection absolue ne paraît pas être encore là.

D'ailleurs, les orateurs ou conférenciers qui, pour gagner du temps, ont essayé de «parler» leurs discours ou leurs articles devant un sténographe, n'en ont jamais obtenu d'excellents résultats. Si bien traduite que soit la sténographie, il y a un abîme entre elle et un travail dans lequel il faut apporter tant et tant de corrections littéraires, que l'on perd ainsi, en thèse générale, presque tout le temps que lon avait d'abord gagné.

Montalembert, sa jeunesse

Quoique vingt-cinq années se fussent écoulées déjà depuis sa mort, nous ne possédons pas encore une complète histoire de la vie du comte de Montalembert: il semble bien que nous n'aurons rien perdu pour attendre; car voici que le R. P. Lecanuet, prêtre de l'Oratoire, entreprend de faire revivre cette belle figure en une étude considérable et digne, à tous égards, de l'illustre écrivain.

Comme son titre l'indique, le premier tome, qui vient de paraître, embresse exclusivement les années de jeunesse de Charles de Montalembert (1810-1836). Certes, on connaissait, dans son ensemble, cette jeunesse merveilleusement active et précoce, remplie des plus tendres amitiés, vouée aux plus nobles tâches, mêlée aux plus graves événements religieux de l'époque;—mais on n'était guère renseigné sur tant de détails recueillis et coordonnés par l'auteur de cette biographie impartiale et copieuse. Aussi est-ce un récit fort attachant que celui où sont retracés les multiples labeurs de Montalembert, ainsi que ses curieux voyages en Suède, en Angleterre et en Irlande, en Allemagne et en Italie,—où nous assistons à la préparation et à l'éclosion d'une œuvre célèbre, la «Vie de sainte Elisabeth de Hongrie», dont on sait l'influence sur la rénovation, en ce siècle, de l'étude hagiologique.—où nous voyons enfin les aspirations, les efforts et, si l'on peut dire, l'apostolat de jeunes hommes de 1830, groupés au fameux journal «l'Avenir», pour le combat en faveur de la liberté religieuse.

Ce n'est pas, notons-le, la partie la moins instructive de son livre que celle où le R.P. Lecanuet a présenté, pour la première fois, un exposé complet des idées de «l'Avenir», aux points de vue de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de la réforme sociale et politique, de l'émancipation chrétienne des peuples. En même temps, il y retrace les phases d'une lutte ardente, si éloignée de nous déjà que ces péripéties sont oubliées ou ignorées du plus grand nombre alors que maintenant encore cependant, sous des formes quelque peu différentes, ces questions n'ont pas cessé d'être «d'actualité».

Pour la composition de son ouvrage, l'auteur, comme il convenait, n'a rien omis, rien négligé de ce qui a été imprimé sur Montalembert; mais, et c'est ce qui donne à son œuvre un surcroit d'intérêt, il a eu cette fortune spéciale de trouver en Montalembert lui-même son plus précieux collaborateur. Grâce, en effet, à des documents inédits, tels que le «Journal intme» de celui-ci, et ses «Lettres» à Lamennais, Lacordaire, Gerbet, Lémarcis, etc., il a été à même de nous faire pénétrer dans le cœur et l'âme même de son héros. C'est assez dire combien est puissant l'attrait de son étude, et combien est désirable le prompt achèvement de son entreprise.

LE TELESCRIPTEUR.

Un ingénieur autrichien bien connu, M. Hoffman, vient de faire à Paris, devant un grand nombre de journalistes, d'électriciens et de simples curieux, d'intéressantes expériences de l'appareil de son invention, baptisé *télescripteur*, qui a obtenu déjà tant de succès en Autriche, en Angleterre et en Allemagne.

Le télescripteur Hoffman, qui peut se brancher sur un réseau télégraphique ou téléphonique, quelconque est en réalité une machine à écrire à distance. Grâce en effet, à un dispostif particulier, chaque fois qu'on presse une touche du clavier des lettres, il s'établit immédiatement un courant qui met synchroniquement en jeu aux deux extrémités du fil un mécanisme imprimant la lettre touchée sur une bande de papier que déroule un mouvement d'horlogerie.

On comprend l'importance d'un système automatique de ce genre pour toutes les communications dont on a besoin de garder la trace écrite et contrôlée. Le télescripteur Hoffmann résout admirablement ce problème, dont on a si longtèmps en vain cherché la solution. Il permet même d'expédier, en l'absence du destinataire, des messages écrits dont le secret sera assuré à la seule condition d'enfermer sous un couvercle fermant à clef l'appareil récepteur.

Le télescripteur Hoffman, qui ne tardera pas sans doute à entrer dans la pratique, est du reste d'une manipulation si facile que le premier venu peut s'en servir couramment sans apprentissage,—fût-ce même un enfant. M. Tournaire, ingénieur des téléphones, qui fournissait au public, avec une remarquable clarté, toutes les explications, en a donné la plus convaincante des preuves avec l'aide d'un petit garçon de dix ans.

Verdi Humoriste.

Il y a dans la vie de Verdi deux pages peu connues, à peine mentionnées et qui méritent une place à part, d'autant plus que le Maître y apparait sous un jour absolument inattendu: celui d'humoriste. La première a trait à la carrière politique de Verdi lorsque au cours d'une législature (1861) il siégea au parlement italien. Il avait accepté le mandat par déférence pour le comte Cavour, qu'il tenait en très haute estime. «Mais, disait-il plus tard, je ne comprenais rien à la politique et tout ce que je pouvais faire, c'était de suivre Cavour à la Chambre: ainsi, quand il se levait pour opposer ou approuver je faisais de même, et tant que je l'imitais je savais que je ne pouvais me tromper». Pendant l'audience Verdi s'amusait à mettre en musique telle phrase d'un orateur qui lui avait particulièrement plu et réglait le papier parlementaire lui-même: ou bien encore, il écrivait des chœurs pour les exclamations «Ai voici»,—aux voix!» Il parait que plusieurs de ces autographes précieux sont jalousement conservés dans les archives de Montecitorio.

L'autre document humoristique se rapporte à une correspondance entre Verdi et un de ses amis de la première heure, le comte Opprandino Arrivabene: une correspondance qui a duré plusieurs années, qui est, dit-on, «le» chef-d'œuvre du genre, et dans laquelle Verdi et le comte Arrivabene avaient rempli les fonctions de secrétaires-interprètes auprès de deux êtres qui semblaient avoir de la sympathie l'un pour l'autre; en un mot, une correspondance entre le chien de Guiseppe Verdi et celui de son ami! Les héritiers du comte Arrivabene détiennent jalousement cette collection de lettres uniques, et il n'est rien moins qu'impossible d'obtenir ne fût-ce que la faveur d'un coup d'œil sur les précieux documents. Mais il paraît que le contenu de ces lettres est extrêmement curieux, les correspondants luttant d'invention non seulement pour deviner les pensées de leurs toutous, mais pour les exprimer en une langue spéciale, langage canin, pour ainsi dire—«linguaggio bizzarmento canino»—et le tout est, assure-t on, un modèle d'humour.

Mettre en musique des interruptions parlementaires est déjà joli, —mais, pour le compositeur de «Rigoletto» et «d'Othello», écrire les lettres de son chien! Qui l'aurait dit?

Stimulez les facultés, activez la circulation purifiez le sang, par l'emploi de la Salsepareille d'Ayer.

GEORGE SAND A NOHANT.

Une histoire authentique et qui prouve combien George Sand était bonne et hospitalière dans sa résidence de Nohant.

L'auteur «d'Indiana» y recevait des visiteurs nombreux et parfois importuns. Jamais elle ne leur témoignait la moindre impatience.

Un jour, un personnage que nous appelerons Kador, arrive à Nohant; George Sand lui fait un accueil cordial et l'invite à déjeuner. Enchanté, notre homme accepte la gracieuse invitation de la châtelaine et le soir «s'invite lui-même» au dîner.

Le lendemain matin, il descend à l'office et recommande au chef de préparer pour le déjeuner un plat de choux qui avait été servi la veille et dont il était très satisfait.

Le même manège se renouvela trois jours de suite. Surprise de voir continuellement des choux sur sa table, George Sand interroge son chef de cuisine qui lui en explique la raison.

Elle rit de bon cœur en apprenant que son hôte donne des ordres à la cuisine et à son tour recommande au maître-coq de suivre les instructions du singulier Kador.

Au bout de huit jours pendant lesquels on fit à Nohant une consommation effroyable de choux, Kador se décida à prendre congé de George Sand, qui se promenait à ce moment dans son jardin:

—Je vous serais infiniment reconnaissant, madame, dit-il, si vous vouliez bien me donner un souvenir, n'importe quoi, qui me rappelle l'accueil charmant dont vous avez daigné m'honorer à Nohant.

—Très volontiers, réplique la châtelaine.

Et se tournant vers le jardinier qui arrosait un peu plus loin des plantes potagères, elle crie:

—Jean, un choux à M. Kador, le plus gros.

Aujourd'hui tout le monde pose.

L'homme propose, la femme dispose, l'industrie expose, le gouvernement impose, le commerce dépose, les consciences composent, et les grands hommes reposent.

L'ACADÉMIE ET LA CHANSON

La vieille Dame Académie
Vient noblement de se venger
De la Chanson, cette ennemie,
Qui si souvent l'a fait rager!

"Puisque l'on m'a blagué sans cause
—Dit la vieille Grincheuse—hé bien,
Refusons donc le legs de Chose
On ne blaguera plus pour rien!"

Mais la Butte rit de sa rage,
Car la Vieille, par son mépris,
Vient de formuler cet adage:
"Bonne chanson n'a pas.... de prix

Pensées et Impressions

Les hommes s'attachent autant par le bien qu'ils font que par celui qu'ils reçoivent.

MACHIAVEL.

Il faut que chacun tâche d'obliger son prochain. Un service rendu est rarement sans récompense, et, s'il arrive qu'il n'en obtienne pas, au moins n'en résulte-t-il aucune infâmie; mais une offense reçue ne s'oublie jamais et, tôt ou tard, on en reçoit le châtiment.

ARIOSTE.

On n'a pas d'amour-propre vis-à-vis de soi-même; on sait trop à quoi s'en tenir!

EUGÈNE MARBEAU.

L'homme doit se montrer sensible à la douleur d'autrui; mais la pitié ne grandit que dans les cœurs qui ont eux-mêmes saigné et qui ont expérimenté la souffrance; ceux qui n'ont jamais eu leur blessure à panser ont peine à croire au mal, et taxent d'exagération les plaintes des autres.

LE TASSE.

Celui qui est prêt à attaquer perd toujours d'attendre.

DANTE.

Il faut avoir trop de dignité pour en avoir assez.

PH. GERFAUT.

Il n'y a plus de Pyrénées, disait le grand Roi. Quel est le grand Roi qui dira, il n'y a plus d'Alpes!

MAUBERSAC.

MOTS DE LA FIN

A X....-sur-Mer, où les hôtels refusent du monde.

Un voyageur au patron de l'hôtel.—Combien vous dois-je?

L'hôtelier.—Voyons... chambre...

Le voyageur.—Mais je n'avais pas de chambre, j'ai couché sur le billard...

L'hôtelier.—Ah! parfaitement! ... Alors c'est bien simple: un franc cinquante l'heure...

Salon de coiffure. Un monsieur a pris place pour se faire faire la barbe.

—Attendez, mon ami, il me semble que vous avez les mains un peu sales...

—Parbleu! il y a deux heures que je n'ai donné de shampoing!

—Sur le terrain, au moment de mettre les adversaires en garde:

—Messieurs, dit le directeur du combat, je vous rappelle que l'emploi de la main gauche est interdit.

—Comme ça se trouve! dit l'un d'eux, je suis gaucher.

Et très dignement il se rhabille!

Berlureau a l'intention de poser sa candidature aux prochaines élections.

Dores et déjà, il travaille à l'élaboration de son programme, dans lequel figurera, entre autres projets sortant de l'ordinaire, «le prolongement du chemin de fer de ceinture!»

Une jeune paysanne, un peu jalouse, entre, le jour de la foire dans la roulotte d'une tireuse de cartes.

Elle voudrait bien être renseignée sur la fidélité de son mari.

—Méfiez-vous! lui dit la carto mancienne, votre mari est sur le point de vous tromper. Vous devriez le suivre pas à pas.

—Pas à pas? grands dieux! Mais c'est qu'il est facteur rural.

—Quel est le comble de la deveine pour un chasseur?

—C'est de partir pour la chasse et de ne revenir qu'avec un œil de perdrix.

Un jeune cycliste tombe sur le boulevard et, ne s'étant pas blessé, s'écrie: Présent!

Un passant: pourquoi criez-vous présent, mon ami?

—C'est pour répondre à la pelle, monsieur.

Le mécanisme du corps humain remis en bon ordre.

La partie la plus délicate et la plus compliquée du mécanisme du corps humain est celle des nerfs. Comme les fils télégraphiques transmettent la force électrique, ainsi agissent les nerfs qui se concentrent au cerveau qui en est le foyer. Les tourments d'esprit affaiblissent ce mécanisme, les chocs subits le paralysent, mais de tous les dangers auxquels il est exposé le plus inexorable est la dyspepsie.

Cet ennemi de la santé est victorieusement combattu par un tonique irrésistible, le Hostetter Stomach Bitter. La cessation des désordres de l'estomac agit sur le cerveau et les nerfs qu'il calme, et la quiétude des nerfs veut dire, en ce cas, réparation des forces et une vigueur nouvelle. Une autorité distinguée en matière médicale a dit: La victime des troubles nerveux pour laquelle le chloral le soir, et le bromure le jour deviennent une nécessité devrait savoir que sa guérison doit être recherchée par l'intermédiaire de médicaments qui donnent une régénération véritable aux nerfs; et de tous les remèdes celui qui convient le mieux à cette condition, disons-le c'est assurément le Hostetter Bitter. La malaria, la constipation, les affections bilieuses, l'inaction des reins et les rhumatismes entraînent par sympathie des troubles nerveux qui sont promptement guéris par ce Bitter.

à classer!....

Il ajouta:

—Seulement, s'ils s'y habituent, ce sera diablement dur pour un méchant lapin qui ne vaut pas trente sous!....

Le greffier brûlait.

Quand Hermann Burg rentra le soir dans son élégant chalet où il vivait seul comme un renard dans son terrier, sa tête carrée avait une expression de joie féroce qui aurait fait bondir le juge d'instruction lui-même en l'aveuglant d'un jet de lumière.

Mais, à cette heure de nuit, le dit juge était confortablement assis devant un bon feu de bois, dans son bureau particulier, après un excellent dîner, et savourait, en dilettante de la nicotine, un cigare de la Havane premier choix.

Son siège était fait.

Le mort n'était qu'un vulgaire maraudeur et le juge n'entendait pas se mettre à dos les châtelains de son arrondissement en faisant preuve d'un zèle intempestif à propos de ce malandrin au collet.

Et il se disait avec une judicieuse diplomatie:

—J'en référerai en haut lieu.

Il connaissait la réponse.

En attendant, ses ordres furent exécutés en conscience.

[illegible] malheureux Blaise [illegible] sur une civière [illegible] vêtement de [illegible] qu'il avait si souvent explorée dans l'ombre.

Ce fut un cortège macabre.

Recouvert de branchages, escorté de femmes et d'hommes dont quelques-uns portaient des lanternes, il fut déposé dans la chambre voisine de celle où reposait la fille de Thérèse et du marquis Raymond de Bordes.

Le reste de la nuit, la pauvre Bretonne, deux fois veuve, veilla près de son mort en murmurant des prières, brisée par le deuil nouveau qui venait de s'abattre sur elle.

Elle l'accompagna ensuite au cimetière, fit planter sur sa fosse simple croix de bois noir avec son nom et la date de son assassinat et, dès qu'elle fut libre, ses devoirs accomplis envers cet homme inoffensif et bon, le seul qu'elle eût aimé de l'amour soumis et dévoué des esclaves, agenouillées devant le maître, elle vendit ses deux vaches au premier qui voulut les prendre, dispersa ses quelques meubles à vil prix dans les maisons voisines, en ne conservant que ceux qui étaient indispensables à la petite dont elle avait la garde et, deux jours après l'enterrement du dernier des frères de la Butte-aux-Chiens, elle se rendit au chemin de fer, prit un billet de troisième classe et partit.

Avant son départ, elle avait brûlé quelques papiers qu'elle jugeait inutiles, et dont elle ignorait le contenu.

Mais dans un grossier portefeuille en cuir jaune, elle emportait, presque intacte, la somme que Jean Redon avait laissé au bûcheron pour l'entretien de sa fille.

Elle avait devant elle pour son enfant, avec cette somme qui lui paraissait inépuisable, de longues années de sécurité.

Après un voyage de dix-huit heures, vêtue de noir, elle arriva, sa petite entre les bras, à la station d'Auray où elle trouva, pour quelques francs, une mauvaise carriole qui la transporta à son village.

Il s'appelle Landeven.

C'est assurément un des endroits les plus tristes qui se puissent rencontrer dans ce pauvre et fier pays de Bretagne.

Les alignements de Carnac qui ressemblent, la nuit, à une armée de géants échappés d'un ossuaire, ne sont pas loin, et sur la gauche de ce hameau de pêcheurs la presqu'île de Quiberon s'allonge en mer comme une immense bras qui voudrait atteindre Celle-Isle dont on distingue au loin les falaises pareilles à une immense forteresse surgissant des eaux vertes.

La veuve de l'assassiné des bois de Villetombe y arriva un soir, alors qu'une obscurité brumeuse enveloppait les masures primitives accroupies au bord de la mer et dominées par soixante pieds de roches sombres menaçantes.

Il y avait près de six ans qu'elle l'avait quitté. Lorsqu'elle en était partie pour aller épouser là-bas dans l'Oise, un de ses compatriotes qui se souvenait d'elle, c'était une belle fille, brave et honnête, faite à la vie sobre et dure des rudes pêcheurs qu'elle venait retrouver.

Depuis elle avait assisté à deux drames dont sa raison était ébranlée.

Il lui semblait qu'une sorte de fatalité s'attachait à ses pas et qu'elle portait malheur à ceux qui l'aimaient assez pour associer leur vie à la sienne.

Il n'y a pas, à proprement parler, d'auberge à Landeven, mais on y peut trouver un logement chez un "débitant" de cet odieux alcool qui ravage cette province de la misère et de la faim.

Un rapin focétieux, de passage dans ce pays perdu, a peint pour son hôte une enseigne qui représente un homard cuit avec cette légende:

AU CARDINAL DES MERS.

C'est là que la voyageuse demanda asile avec son enfant.

Le débitant était un vieil homme qui distribue avec sérénité ses poisons à des consommateurs qui déposent uniformément dix centimes par petit vers sur le comptoir de l'amitié et poussent le domino en causant entre eux des accidents et des ambages de leur ingrat et dangereux métier.

Lorsque la veuve de Blaise Rufin entra dans la pièce enfumée où une demi douzaine de buveurs coiffés de bonnets de laine, vêtus de vareuses en loques et chaussés de grandes bottes de mer étaient en train de lamper leurs petits vers, en fumant des brûle-gueule noirs comme des fourneaux de cuisine ou en mâchonnant des carottes de tabac avec une silencieuse volupté, elle produisit un effet de curiosité.

Un quinquet à pétrole éclairait l'assemblée, à peu près comme un bout de cire jaune porait illuminer que nef d'église.

Le patron de la case grommela, sans retires sa pipe:

—Qu'est-ce que vous désirez?

—Une chambre, père Legoz, et de quoi souper pour moi et l'enfant.

Là, elle se retrouvait chez elle.

Elle entendait avec joie ce bon idiome breton, la langue des Celtes, qu'elle qu'elle regrettait tant à Villennes; c'était comme un baume qui lui descendait dans le cœur.

Sa voix frappa le vieux cabaretier.

Il se leva en disant:

—C'est toi, Yvonne.

—Eh! oui.

—Yvonne Tréguen!

—Oui.

—Ce furent des exclamations joyeuses.

—Yvonne!... Notre pauvre Yvonne!....

Il y eut des poignées de mains échangées et des embrassades.

Et ce furent des questions sans fin.

—Te voilà revenue au pays?

—Tu vas y rester?

—Que t'est-il donc arrivé?

Pas besoin de réponse! Son deuil était assez visible!

Veuve!

La petite restait en arrière, sur le seuil, incommodée par la fumée et l'odeur forte de cet antre où on se voyait à peine.

—Et l'enfant, à qui c'est? Ta fille?

Elle répondit, ne voulant pas s'expliquer:

—Sans doute!

Rufin ne lui avait-il pas recommandé de ne rien révéler à personne!

Dans son dévouement qui survivait à son mari, elle ne se souvenait que de cet ordre.

La petite s'appelait Suzanne.

C'était tout ce qu'elle voulait dire.

Elle essayait intérieurement d'excuser son mensonge.

Suzanne n'était-elle pas sa fille, en effet!

Ne l'aimait-elle pas de toute son âme?

Et vivement elle passa à un autre sujet.

Elle dit qu'elle se sentait moins malheureuse depuis qu'elle respirait le bon air du pays.

Elle n'aurait pas dû quitter la Bretagne.

Que de malheurs elle aurait évités!

Ma Doué!

Elle répétait à chaque phrase cette exclamation des Bretons dans leurs calamités!

Ma Doué! Mon Dieu! le cri qui sort de la bouche de ces croyants dans leurs grandes douleurs comme dans leurs grandes joies!

Ma Doué! oui, elle avait cruellement souffert!

Elle raconta tout: l'accident de son premier mari, écrasé par un train; la terrible mort du second, fusillé par un brigand dans les bois!

C'était pourtant un homme excellent.

Et on le lui avait tué!

Ma Doué!

Aussi comme elle s'est empressée de fuir!

Elle n'avait dit adieu à personne.

A quoi bon!

Est-ce qu'on la connaissait seulement!

Que de maux endurés!

Ma Doué!

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT LES GENCIVES et SOULAGE [illegible] IL RÉDUIT LES COLIQUES [illegible] Sûr et sans danger pour les [illegible] Vingt-cinq sous la bouteille.